BEARN ET BEARNAIS.

—Suite—

Amis lecteurs, et vous en particulier, expatriés des Pyrénées, vous arrive-t-il, parfois à l'heure de *la siesta*, de laisser vos pensées s'en aller vagabonder à travers les souvenirs du passé? Alors, au milieu de l'incertitude, de l'obscurité de ces souvenirs, clairement, des images se détachent. Dans une vision fugitive, vous apercevez, d'abord, surmonté de son vieux coq rouillé, grinçant à tous les vents, la silhouette pointue du clocher du village, ce cher clocher, d'où descendaient, aux jours de fête, les joyeux carillons. Puis, comme dans un mirage, vous entrevoyez les vignes, aux grappes vermeilles, et, autour de la maison paternelle, la verte prairie, dans laquelle, tranquilles et forts, paissent les grands bœufs roux. Enfin, là bas, au fond de la plaine, vous voyez, se détachant, sur un ciel d'un bleu sombre, (lou beth ceü de Pau) la masse géante du *Pic du Midi* d'Ossau, avec ses superbes dentelures, dans lesquelles dorment les éternels glaciers!

N'est-ce pas qu'elles sont belles, nos Pyrénées, quand le soleil couchant, les noie dans un ruissellement d'or?

A propos de souvenirs, laissez-moi vous citer ces quelques vers, de toute beauté, d'un de nos poètes béarnais:

Lou soubenî qu'ey he malaüdie
Qui hè lou cor mey tristé qué la noeyt.
Hè ségueya la bère luts deü die,
Et tout endrét qué hè parexe boeyt.
Qu'ey lou béré qui gosste l'aygue nete
Oun lou sourelh es biéné miralha
Qu'ey lou bén red, qui torre la flourette
Quouand sü printémps, s'anabe esparpalha!

La traduction française n'a plus du tout le même charme. Je la donne, quand même. "Le souvenir est une maladie, qui rend le cœur, plus triste que la nuit. Il assombrit la belle clarté du jour, et fait paraître vide tout endroit. C'est le poison qui corrompt l'eau pure, où le soleil vient se mirer C'est le vent froid qui gèle la fleurette qui allait s'épanouir au printemps."

Est-ce qu'en lisant ces vers, celui qui en comprend toute la beauté, ne sent pas son cœur battre plus vite qu'à l'ordinaire? Est-ce qu'il ne doit pas se faire violence pour empêcher une larme rebelle de venir perler à la paupière? Enfin, quand nous avons payé ce tribut à la faiblesse humaine, nous retroussons nos manches, nous nous sentons plus forts pour les luttes de l'existence. Si nous avons les regrets du passé, nous conservons l'espérance de l'avenir, c'est à dire, du retour au village, où la vieille mère nous attend toujours!

Mais revenons à nos moutons.

Parmi les coutumes et les superstitions du Béarn, il y en a qui jettent une lumière bien vive sur la vie intime et sur les habitudes de la population. Telles sont les gracieuses coutumes, connues sous le nom de "*la Bénédiction de la Nobi*" (Bénédiction de la mariée) et la "*Sègue*" (Ronce.)

Avant le départ de la fiancée pour la mairie, les invités du fiancé se rendent à la maison de la jeune fille. Celle-ci se place seule, dans un coin de la salle. A côté d'elle, sur une chaise, est posé un plateau ou une assiette. Les invités se mettent en file, et, pendant que les jeunes filles chantent des chansons de circonstance, chacun, à son tour, embrasse la fiancée, et dépose, dans le plateau, une petite pièce d'argent.

Si la jeune fille est pauvre, cet argent est destiné aux premiers achats du nouveau ménage. Si elle est riche, il est donné au bureau de bienfaisance de la commune. Je me souviens, pour ma part, combien j'aimais cette coutume. Quand la jeune fiancée était gentille—et toutes les Béarnaises sont jolies,—je ne pouvais m'empêcher d'aller me remettre à la queue de file, pour venir l'embrasser encore une fois. Voilà ce que l'on appelle la Bénédiction.

Lorsqu'après le mariage civil, la noce se rend à l'église, devancée par les ménétriers (musiciens) de l'endroit, des jeunes gens se postent à un détour du chemin. Ils tendent, en travers, une ceinture rouge, ou un long ruban, qui arrête la marche du cortège. Celui-ci s'arrête devant cette barrière, et il ne lui est permis de passer outre, que lorsque chacun a donné quelques pièces d'argent, en échange des fleurs qui lui sont offertes.

Cet usage s'appelle la *Sègue* (ronce), parce que, dans le principe, c'était avec une ronce que l'on interceptait le passage de la noce.

Cet usage date de fort loin et fut cause jadis de graves désordres. Les Etats du Béarn en firent l'objet d'une plainte à leur souveraine, Catherine, reine de Navarre.

L'interdiction de *la Sègue* fut alors prononcée.

Cet arrêt, exécuté tout d'abord, tomba en désuétude, et l'usage de *la Sègue*, parvenu jusqu'à nous, se pratique encore aujourd'hui. On chante des couplets en l'honneur des gens de la noce qui sont généreux, et des plaisanteries plus au moins piquantes, poursuivent ceux qui n'ont pas ouvert leur bourse assez libéralement.

Il y a encore toute une série de dictons, ayant trait aux funérailles dans tout le Béarn, mais attribués plus spécialement à la vallée d'Aspe, à l'*Aspe fleurie*, comme on dit chez nous.

Les chants funèbres de la vallée d'Aspe sont célèbres et forment comme une branche piquante, et parfois très poétique de la littérature populaire. Ces chants ne sont pas uniquement particuliers à cet vallée charmante, car on les retrouve chez beaucoup de peuples anciens. Les Romains et les Grecs les connurent. C'était alors ce qu'ils sont au Béarn, des chants funèbres, où l'on faisait l'éloge et parfois la critique du mort. Cette poésie populaire rappelle d'une certaine façon le jugement que les Egyptiens faisaient subir à leurs rois après leur mort.

Les chants funèbres de la vallée d'Aspe ne font pas toujours l'éloge de la personne morte qui les a inspirés. Il s'y mêle, parfois, des satires âpres et impitoyables, comme on peut le voir dans le suivant:" "*Pauvre homme, quand il vous était permis d'aller et venir, un beau gigot vous portiez; vous ne l'achetiez ni le voliez, mais le preniez où vous le trouviez.*" Satire sanglante et polie des habitudes du défunt pendant sa vie. Le Concile provincial ordonna aux prêtres de cesser les offices aux enterrements, où les amis, les parents et les domestiques faisaient entendre des chansons, des lamentations des hurlements et des cris. Mais un décret ne suffit pas pour déraciner une vieille habitude: elle se modifia plus ou moins dans les villes, mais dans les campagnes, et surtout dans les vallées de la montagne, elle règne jusqu'à nos jours, et la vallée d'Aspe a été la plus tenace Ces chants funéraires ont eu leurs poètes et les ont encore. En général, la note est douloureuse ou attendrissante, mais quelquefois ainsi la liberté de ces peuplades indépendantes s'y donne libre carrière dans la critique et la comédie humaine.

Les repas funèbres usités en Béarn, comme en beaucoup d'autres pays, ont aussi un cachet particulier, qui fait un singulier contraste avec les douleurs. Dans son langage énergique, le peuple appelle ces agapes, *Hartère et Briaguère d'enterrament*, ce qui pourrait se traduire assez bien par les mots grossiers du français parisien: *le gueuleton et la soulographie d'enterrement.*

Comme l'indique suffisamment l'énergie des mots précédents, ces repas funèbres servis aux parents et amis, après les funérailles, rappellent l'idée des noces de Gamaches, surtout dans la vallée d'Ossau, qui se distingue par ces festins pantagruéliques.

C'est en vain que l'autorité civile et religieuse voulut souvent intervenir pour faire casser ces usages venus du paganisme. Ils ont survécu à toutes les défenses, et sont pratiqués encore aujourd'hui, avec un caractère plus convenable, amené, non par les arrêts, mais par les progrès naturels des mœurs.

Je m'aperçois que j'abuse, un peu trop, de la généreuse hospitalité que M. le Rédacteur en chef me donne, dans les colonnes de l'*Abeille*. Aussi bien, pour ne pas rester sur des enterrements, je terminerai pour aujourd'hui, par une anecdote, qui montre la finesse des réparties de nos paysans béarnais.

De tout temps, les Béarnais ont été amateurs de la bonne chère et des larges rasades. Henri IV, en fin connaisseur du cœur humain, savait que le moyen le plus sûr d'obtenir la popularité, était de prendre le peuple par son côté faible. Aussi bien, tous les ans, à la clôture du Parlement, avait il pour habitude de réunir à sa table ceux que la confiance de la population envoyait siéger aux *Etats* du Béarn. Ce dîner était servi dans la grande salle à manger du château de Pau, conservée, de nos jours, telle qu'elle était à cette époque. Il y avait là, non seulement des seigneurs, mais aussi des paysans, pour la plupart de la montagne, et grands éleveurs de troupeaux.

Le hasard voulut, qu'à côté d'un grand seigneur se trouvât un paysan de la vallée d'Ossau. Lorsque le vin de Jurançon commença à chauffer les cerveaux, et à inspirer les idées folles, le seigneur voulut se payer la tête du paysan. "Je suis à me demander, lui dit-il, comment vous pouvez faire, le soir, pour rassembler tous vos troupeaux, éparpillés dans la montagne—Oh! monsieur, répond le paysan, c'est bien simple. Nous avons une certaine façon de siffler, que toutes nos brebis comprennent, et qui les fait se rassembler d'elles-mêmes.—Vous devriez bien, dit le seigneur, me montrer cette façon de siffler. Je l'apprendrai à mes fermiers. Alors le paysan se met à siffler tout doucement.—Mais vous devez siffler beaucoup plus fort que cela, mon ami, car vos brebis ne pourraient pas vous entendre.—*Oui moussu, répond le paysan, quoad lou troupet sy en quaüque galihorce, més qué siülam tout doutz, quoand las bestis, moussu, soun aütant près dé nous* —Oui Monsieur, quand le troupeau est dans quelque fondrière; mais nous sifflons tout doucement, quand les bêtes, monsieur, sont aussi près de nous.

YAN DE LESCA.

A suivre

PENSEES.

Les révolutionnaires en France sont de simples autoritaires de l'opposition, de la case ne ou de la rue.

A. TOURNIER.

Agissez suivant votre conscience et laissez au monde la peine d'apprécier si vous avez agi selon l'honneur.

LOUIS AIGOIN.

LES Jolies Femmes —DU— SIECLE.

—Suite—

Cette galerie des jolies femmes du siècle ne serait pas complète si nous n'y faisions figurer le portrait de la marquise de Boissy, qui s'appelait, au temps de sa triomphante jeunesse, la comtesse Guiccioli. C'est sous ce dernier nom qu'elle fut immortalisée par Alfred de Musset dans sa magnifique *Lettre à Lamartine*, où le poète fait allusion à l'amour que la belle comtesse italienne inspira à lord Byron. Ces vers sont dans dans toutes les mémoires:

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui,
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors la Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Byron lui-même l'a dépeinte ainsi: "Mme Guiccioli est charmante, très blonde et d'une blancheur rare en Italie. Ce n'est pas le blond anglais, c'est plutôt celui de la Suède et de la Norvège. Sa taille aussi, particulièrement le buste, est d'une beauté peu commune."

Lady Blessington nous a laissé ce portrait de la comtesse Guiccioli: "Sa figure est véritablement jolie, ses traits réguliers et bien proportionnés, son teint délicat et beau, ses dents admirables et ses cheveux de ce blond d'or particulier aux femmes de Titien et de Giorgione. Son caractère, généralement pensif, est souvent relevé par l'animation et la gaieté. Elle a le buste et les bras d'une beauté exquise, rappelant les meilleurs types de l'école vénitienne."

Une beauté singulièrement plus robuste et puissante fut celle de Mlle Georges, que la nature semblait spécialement douée pour incarner sur la scène, les types d'héroïnes du répertoire tragique. Théophile Gauthier a laissé d'elle ce portrait d'une admirable virtuosité:

"Elle ressemble à s'y méprendre à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas reliefs éginétiques. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flamme et d'éclairs tragiques. Le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité magnifique; la bouche est puissante, arquée à ses coins, superbement dédaigneuse, comme celle de la Némésis vengeresse qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain, Cette bouche a pourtant de charmants sourires épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle vient exprimer les passions tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème. Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement et termine par un contour majestueux ce profil, qui est plutôt d'une déesse que d'une femme. Comme toutes les belles femmes du cycle païen, Mlle Georges a le front plein, large, renflé aux tempes, mais peu élevé, assez semblable à celui de la Vénus de Milo, un front volontaire, voluptueux et puissant, qui convient également à la Clytemnestre et à la Messaline. Une singularité remarquable du col de Mlle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contour renflé et soutenu qui lie les épaules au fond de la tête sans aucune sinuosité, diagnostic de tempérament athlétique, développé au plus haut point chez l'Hercule Farnèse. L'attache des bras a quelque chose de formidable par la vigueur des muscules et la violence du contour. Un de leurs bracelets ferait une ceinture pour une femme de taille moyenne. Mais ils sont très blancs, très purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine et des mains mignonnes, frappées de fossettes, de vraies mains royales, faites pour porter le sceptre et pétrir le manche du poignard d'Eschyle et d'Euripide. Mlle Georges semble appartenir à une race prodigieuse et disparue; elle vous étonne autant qu'elle vous charme.... On sent, en la voyant, qu'elle reste debout, comme une colonne de granit, pour servir de témoin à une génération anéantie, et qu'elle est le dernier représentant du type épique et surhumain. C'est une admirable statue à poser sur le tombeau de la Tragédie, ensevelie à tout jamais."

Opposons à ce portrait celui de Mlle Mars, aussi célèbre comme comédienne que Mlle Georges le fut comme artiste tragique. C'est un journaliste de l'époque qui nous le fournit:

"Yeux, col, sein, port, teint, taille, tout est parfait chez elle; sa noire chevelure rehausse encore l'éclat de sa jolie figure; un sourire inépuisable montre deux rangées de perles qui orneraient à merveille le diadème d'une duchesse du faubourg Saint-Germain ou le collier d'une maitresse d'un financier de la Chaussée-d'Antin. Mlle Mars a la voix fraîche et douce; la blancheur de son teint, l'incarnat de ses lèvres semblent disputer au lys et à la rose le privilège de la beauté, une taille élancée donne à sa démarche légère un parfum de bon ton qui rappelle les gracieuses manières des nobles dames de la cour et de la ville; il y a dans ses regards une espèce de machine infernale propre à blesser tous les cœurs, fussent-ils durs comme le marbre de Carrare...."

⁂

Les lettres eurent aussi leurs déesses de beauté. Mme de Girardin fut une de celles qui tinrent à la fois le sceptre de l'esprit et celui de la grâce. C'est encore la plume de Théophile Gautier qui nous dira ce qu'elle fut au temps de ses plus grands succès d'écrivain:

"Mme de Girardin était alors dans tout l'éclat de sa beauté; ce que ses traits magnifiques avaient pu avoir de trop arrêté, de trop découpé dans le menton pour une jeune fille, seyait admirablement à la femme et s'harmonisait avec sa taille élevée et ses proportions de statue. Le col, les épaules, les bras et ce que laissait voir de poitrine la robe de velours noir, sa parure favorite aux soirées de réception, étaient d'une perfection que le temps ne put altérer; elle a parlé quelquefois dans ses poésies de jeunesse "du bonheur d'être belle" en personne pleine de son sujet; et elle dit de ses splendides cheveux, dont les poètes contemporains eussent fait volontiers un astre, comme de la chevelure de Bérénice:

Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent tant de fois caressés.
Et j'avais tant d'orgueil quand j'entrais dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés!

"Ce n'était pas coquetterie chez elle, mais pur sentiment d'harmonie; sa belle âme était heureuse d'habiter un beau corps."

La suite à dimanche prochain.

Les Vacances de Châteaubriand.

Châteaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, nous fait de ses vacances d'adolescent la peinture suivante, où s'accuse déjà la poétique mélancolie de son génie. Le voici dans sa chère Bretagne, non loin de la côte sauvage où devait plus tard se dresser son tombeau.

Mes joies de l'automne.

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi; le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes; on se sent mieux à l'abri des hommes.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne; ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces images qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir je voyais une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les laix du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret, je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné, et qui, retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlaient ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne. Ce sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre......

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis. Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se tenaient suspendues aux roseaux que leurs poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leurs ramages confus.

CHATEAUBRIAND.

LE SAGE.

Vieillard tout blanc par l'âge,
Qui parles gravement,
A la façon du sage,
Je t'admire vraiment!....

Que si le fou sans tête,
Ou plutôt sans raison,
Dans ses vingt ans en fête,
Jette aux vents sa chanson,

—Car la jeunesse sème
A tort comme à travers,
Sans souci d'elle même,
Ses chansons et ses vers—

Moi je trouve admirables
Les choses que tu dis,
En mots incomparables,
Aux jeunes étourdis.

Car ta leçon, ô Maître,
Est presque à la hauteur
De la leçon du prêtre
Ou du prédicateur.

La vieillesse elle-même,
Où le temps sans merci
Met comme un doigt suprême,
Est sacerdoce aussi.

Tes paroles sévères
Contre la liberté
Du vin choquant nos verres
Ont de la gravité.

Tes leçons de morale,
Qui s'habillent toujours
En langue doctorale,
Sont bonnes de nos jours.

Ta superbe parole
Contre les vains plaisirs
Joue un glorieux rôle
Et suspend nos désirs.

Mais c'est quand tu nous sommes,
De détourner les yeux
Du pommier où les pommes,
Dans un rayon des cieux,

Paraissent nous sourire
En tentation et
Probablement nous dire:
"Cueillez-nous, s'il vous plait!"

Que tu sembles, ô Maître,
Sublime, en vérité,
Et sans égal peut être
En ta sublimité.

Car ces charmantes pommes
De la tentation
Sont la perte des hommes
Et leur damnation.

Cependant, avant l'âge
Où grogne la vertu,
Quelle chanson de sage,
O vieillard, chantais tu?

Et si, pauvre bonhomme,
Tu retrouvais vingt ans,
Aurais-tu pour la pomme
Les regrets que j'entends!

J. G.

Mondanités.

Par les chaleurs de ce terrible été, nous qui subissons l'atrophiante atmosphère, et vous l'ardente reverbération des plages sablonneuses, ne nous plairait-il pas à tous de rêver aux frais abris, à ces portiques de verdure que revêtent d'une ombre impénétrable le lierre et la vigne vierge, que le chèvrefeuille, la clématite emplissent de parfums comme une église un jour de fête?

On croirait volontiers à une deviation de l'axe de la terre:

"Le soleil chauffe à blanc le grand chemin poudreux
"Près du hameau désert, la campagne est brûlée;
"Une épaisse lueur a parcouru l'allée,
"Et va se perdre au pied des coteaux vaporeux.

"Et je voudrais encor m'asseoir une heure au creux
"Du ravin où murmure une source voilée,
"Je voudrais en foulant la verdure étoilée,
"Esquisser quelques vers sous les taillis ombreux.

"Mais partout dans les champs flotte une lourde haleine.
"Les travaux ont cessé jusqu'au fond de la plaine;
"Je cherche en vain à fuir cette implacable ardeur.

"Le sol bourdonne au loin et le chaume tressaille;
"Je retombe vaincu, pareil au moissonneur,
"Qui s'endort épuisé sur ses gerbes de paille."

La plage de la Baie St-Louis est sans contredit une des plus jolies qui soient, et l'on ne s'étonne pas d'y rencontrer tant de promeneurs venant boire à pleines lèvres les folles brises de la mer.

L'élan est donné dans la petite ville qui s'anime de plus en plus depuis quelques semaines. Hier elle était en émoi! la fête annuelle au profit de l'église s'y donnait. Elle s'est ouverte sous les plus heureux auspices, et nous tenons de bonne part qu'elle n'a été sous aucun rapport inférieure à ses devancières.

C'est toujours un spectacle enchanteur que celui d'une fête de ce genre. La décoration en est superbe et, ce qui ne contribue pas peu à l'éclat du coup d'œil, c'est le nombre des jolies femmes qui s'y pressent, parées de leurs plus beaux atours, et sur lesquelles viennent se jouer les mille feux d'un éclairage électrique.

Les ordonnatrices de cette fête ont été plus qu'ingénieuses, elles ont été inventives dans la composition du programme que tous les assistants ont goûté.

C'était aussi la fête des enfants qui n'y étaient ni les moins animés ni les moins joyeux. Rien de plus charmant que de voir tourbillonner au milieu des fleurs ces groupes rieurs et bruyants. Etant donnée la foule qui se trouvait à cette fête, le succès en a été immense.

Mme Albert Dufour est partie pour Claiborne Cottage, Covington, où elle va passer quelques jours avec Mme L. D. Goodrich.

M. Emile Aligeyer qui arrive d'Europe est allé rejoindre à Biloxi, sa famille, installée là depuis le commencement de la saison.

C'est à Narragansett Pier que Mlle M. Samuel passe l'été.

Mlle Louisette Le Vasseur une des *Belles* de Mandeville, est dans le moment à la Baie St-Louis.

Au nombre des derniers arrivés à Chinchuba, Lne., se trouvent M. & Mme Blaffer.

Mme Gabriel Pascal et sa belle-fille Mme Joseph Pascal, ont passé la journée de mercredi, chez Mme Maurice Lafargue, à Chinchuba.

M. et Mme Percy Roberts séjourneront au Nord pendant quelques semaines.

Venant d'Europe où il a fait sa tournée annuelle, M Félix Couturié est arrivé récemment à la Nouvelle-Orléans.

M. Allen Mehle est actuellement à New York.

M. et Mme Auguste Dessommes, qui depuis plusieurs années habitaient Memphis, sont revenus élire domicile à la Nouvelle-Orléans.

Après un court séjour à la Nouvelle-Orléans, M. et Mme Fernand Laudumiey ont regagné leur 'home,' à Mandeville.

Mme George H. Braughn et les demoiselles Braughn sont à la Baie St-Louis.

M. Hypolite Damiens est l'hôte de M. Joseph Castellanos, à Chinchuba, Lne.

Mme T. S. Kennedy et son fils Mallory sont repartis pour Pensacola, Fde, où les attendait Mme S. R. Mallory.

Sont attendus de Mandeville, M. et Mme Louis Verret et sa famille.

Sont en visite chez Mme Arthur McGuirk, à Mandeville: Mlles Elise Garcia et Cécile Vergnes.

Mlle Céline Chalaron se propose de passer quelques semaines avec ses cousines, les demoiselles Chalaron, à la Baie St-Louis.

Enregistré à l'Hôtel Impérial, à New York: M. W. P. Maginnis.

Les demoiselles Flotte passent la chaude-saison à la Baie St-Louis.

Mme Bernos et sa fille qui séjournent à Claiborne Cottage, rentreront en ville, vers le 1er septembre.

A nombre des jeunes filles les plus admirées à Newport, on cite les demoiselles Eustis.

Mlle Lucia Miltenberger passe le mois d'août chez sa tante, Mme Ernest Miltenberger, à la Baie St-Louis.

Le mois de septembre va ramener bien des voyageurs. Il y a au reste, déjà quelques retours à signaler.

M. et Mme Robert J. Beltran qui avaient séjourné quelque temps à Ocean Springs, ont été des premiers à rentrer dans la ville du Croissant, où la température est plus agréable que dans la plupart des villes du Nord et de l'Est.

Arrivé à New York, mardi, le baron Von Meysenburg, sera bientôt à la Nlle-Orléans.

M. et Mme Albert Laplace étaient, la semaine dernière, chez Mme Paul Gelpi, à Biloxi, Miss.

Le Dr M Souchon était en Mandeville, la semaine dernière.

Mlle Evélina Byrd, Mlle Aurore Hopkins et la petite Miss Evelyn Byrd ont passé la dernière journée de dimanche en visite chez Mme Aristide Hopkins, à Biloxi, Miss.

M. Frank Sancho est parti, mercredi, pour New York.

Le Dr Ernest Lewis, qui va représenter le Sud au Congrès International de Vienne, durant les premiers jours en septembre, a quitté la Nouvelle-Orléans mercredi dernier.

M. Ludovic Lafargue est en villégiature à Chinchuba, Lne.

Mlle Anita Castellanos et Mlle Marie Kaufman passent quelques jours à Chinchuba.

Mlle Louise Voorhies est de retour chez sa sœur, Mme Tête, à Assomption.

C'est à Greenbriar, White Sulphur Springs, que M. B. A. Oxnard finira la saison.

M. et Mme Charles Lewis vont passer quelque temps dans la Caroline du Nord.

Mlles Ethelyn et Juanita Lallande sont des *Belles* à Grenbriar, White Sulphur Springs.

Le juge et Mme E. T. Merrick sont partis, lundi, pour Yellow Sulphur Springs, Vie.

La semaine dernière, Mlle Edna Delahoussaye est arrivée de Franklin, Le, où elle a fait un séjour chez des amies.

A leur retour du Canada, M. et Mme James L. Bradford s'arrêteront à New York et Washington, D. C.

La réunion du Midsummer Euchre Club a eu lieu jeudi dernier en la résidence de Mme Charles Holloway.

Mme J. W. Castles et sa famille sont installées pour la saison, à Blowing Rock, N. C.

Mlles Eugénie et Amélie Poché sont actuellement à Hamilton, Gie.

C'est à Lake Geneva, Wis., que Mme Prudent Mallard et Mlle Aline Mallard séjournent.

M. George Soulé passe l'été avec sa famille à Gulf View, Miss.

Le mariage de Mlle Pauline Leichtenstein avec M. Sidney Mayer a été célébré, mercredi, le 19 août.

M. Harry Baldwin est parti pour la Caroline du Nord.

M. et Mme H. C. Minor vont rejoindre à New York leur fille, Mlle Kate Minor, qui, pendant plusieurs mois, voyagé en Europe avec son frère, M. John Minor.

Les demoiselles de Lassus sont en visite chez leurs frère, M. Edouard de Lassus, à St-John, Lne.

C'est à Charlottsville, Vie, que Mme Mme Andrew Hero et sa famille passent l'été.

Mme E. Salomon est en villégiature à Mandeville, Lne.

Mlle Berthe Taney est chez Mlle Toby à la Passe Christian, Miss.

Un "Cruising Party" composé de MM. Elias Scannell, W. G. Seymour, Edward Rodd, juge Léon Labatt, John Dymond, Jr., Dr B. P. Brickell et Charles Macmurdo vogueront sur le lac pendant plusieurs semaines.

Mlle Minnie Aycock est de retour de la Baie St-Louis.

M. Charles Lesassier Jr. est l'hôte de M. et Mme C. M. Rhodes à la Passe Christian.

Mlle Amélie Behn est en ce moment chez sa tante, Mme George Denègre, à Biloxi, Miss.

Samedi dernier, M. San Renio Socola est parti pour Chicago.

M. W. C. Dufour était la semaine dernière l'hôte de M. Richardson à la Baie St-Louis.

Mlle A. de Ben est en visite chez M. & Mme E. L. Fernandez, à Biloxi, Miss.

M. & Mme Alfred G. Ibero prendront très prochainement possession de leur belle résidence, de l'avenue Esplanade.

A Talulah Falls, Gie., séjournent cette année, Mme William H. Chaffe, et Mlle Pénélope Chaffe.

M. L. C Keever a rejoint en Angleterre, Mme Keever et Mlle Lena Jackson qui depuis quelques mois voyagent en Europe.

Mlle Maurras est en ce moment chez Mme F. Laudumiey, à Mandeville.

Sont actuellement à Niagara Falls: Mme E. Easton, Mme Suter et Mlle M. E Tank.

Mme Léon Joubert et Mme P. E. Archinard sont arrivées de Hot Springs, Ark., la semaine dernière.

Mlle Lulu Hall est chez sa grand'mère Mme B. Millaudon, à St-Bernard.

Le Major Ramsay est parti tout récemment pour le Texas.

Mlle Viva Saxon est de retour de la Grande Ile.

Les demoiselles Pollock sont à Long Beach, N. Y., pour la saison.

Samedi, Mlles Alice Farnet et Emma Théard sont parties pour la Baie St Louis, afin d'assister aux fêtes qui devaient y avoir lieu.

Mme Fernand Chalard est en visite chez Mme B. Millaudon, dans la paroisse St-Bernard.

Mlle Marie Weilbacher est de retour de Mandeville, où son séjour a été des plus agréables.

La semaine dernière, Mlle Grace Pettit est revenue de Mississippi City.

M. W. D. Parsley était, la semaine dernière, l'hôte de M. Joe T. Buddecke, à la Baie St-Louis.

Mlle Emma Hardy est pour quelque temps au Gulfview Hotel, à Mississippi City.

Le Dr et Mme Fourgnette sont à Mandeville pour quelques jours.

M. et Mme George J. Fredricks sont à Asheville, Caroline du Nord.

M. William Beer va passer quelques semaines au Nord.

M. Hermogène Rousselin, que ses amis nombreux nomment assez familièrement "Docteur," est en villégiature à Mandeville. C'est un bout-en-train charmant et très recherché des dames. *Veinard!*

M. Anatole Bertin boucle ses malles, à la veille qu'il est d'aller, lui aussi, dans quelque station balnéaire, prendre un repos bien gagné. Un autre vert-galant dont la société est très prisée des dames.

Les néo-orléanais se comptent par centaines, paraît-il, à Chicago, dans le moment. Dans State street se promenait, hier, M. Fernand Cazenavette, qui coule d'heureux jours dans la grande capitale.

A bord du vapeur "Knickerbocker," sont partis, mercredi dernier, M. et Mme Hamlet Moore. Mme Moore était Mlle Ida Sitges. Le nouveau couple va demeurer à Boston.

Mme Jos Maumus, de la paroisse St. Bernard, et sa fille Berthe sont parties samedi pour Saratoga, N. Y., où elles passeront le reste de l'été.

Mme Francis Morère et sa fille Lucie sont de retour à la Nouvelle Orléans, après un fort agréable séjour à Biloxi.

Les brigands de Yalova.

Les autorités militaires d'Ismidt ont mis hors de combat quatre autre brigands faisant partie de la bande qui a rançonné Mme Branzan et Mlle Paraghamian. Un télégramme d'Ismidt donne à ce sujet les détails suivants:

"Le général Saadeddin pacha, commandant militaire, informe que quatre brigands grecs de la bande de Yalova avaient été aperçus sur la route de Candéré, se rendit dans cette localité, accompagné du lieutenant-colonel Essad bey, directeur de la fabrique impériale de drap. Là, il reçut la visite d'un Bulgare, qui avisa le général que les brigands étaient chez lui. La retraite des malandrins fut donc cernée, et ceux-ci furent sommés de se rendre. Mais, les brigands ayant répondu par des coups de feu, les hommes de Saadeddin pacha ripostèrent; un des bandits fut tué, deux autres blessés mortellement, et le quatrième arrêté.

Ils étaient porteurs de plus de 1,250 livres turques.

---

rappelant que vous êtes avocat, j'ai songé à vous le demander.

—Je suis tout à votre service, répliqua chaleureusement Georges.

—J'hésitais avant de vous avoir revu. Malgré tout, quand on est malheureux, on hésite à parler de sa misère à des indifférents. Mais, maintenant, je n'hésite plus. Je suis sûr que vous m'écouterez avec bienveillance et que, quel que soit l'avis que vous me donnerez, après m'avoir entendu, c'est votre conscience et votre raison qui vous l'auront dicté.

—En agissant autrement, je manquerais à de grands devoirs, à ceux de ma profession que j'ai toujours observés, à ceux de la reconnaissance que je n'ai jamais violés. Parlez en toute confiance, continua Georges, c'est un ami qui vous répondra.

Son accent et son regard révélaient tant de sincérité que le visiteur attendri lui prit la main et la pressant d'une étreinte fébrile, murmura:

—Merci, monsieur, soyez béni pour l'accueil affectueux que vous me faites et l'intérêt si tendre que vous me témoignez. Vous n'aurez pas obligé un ingrat.

Courbant la tête, il semblait se recueillir avant de commencer les confidences que Georges Scherer attendait de lui.

X.

Après un assez long silence que Georges Scherer respecta, le visiteur reprit:

—Lorsqu'il y a quelques jours, monsieur, nous nous sommes rencontrés en Alsace, j'ai refusé de vous faire connaître mon nom, bien que vous me l'eussiez demandé. Aujourd'hui, je n'ai plus de raisons pour vous le taire. Je me nomme Frédéric Bertin.

—Frédéric Bertin! répéta Georges surpris.

—Ce nom vous rappelle-t-il quelque souvenir?

—Il me rappelle celui d'une femme que j'estime et que je vénère. Mais, sans doute, vous ne la connaissez pas.

Frédéric était trop loin de soupçonner que des rapports existaient entre sa sœur Annette Bertin et le jeune avocat pour que l'idée lui vînt qu'il pouvait être question d'elle.

—Nous sommes en très grand nombre à porter le nom de Bertin, se contenta-t-il d'observer, mais parmi ceux qui le portent je n'ai pas de parents, sauf une sœur qui est loin d'ici. D'ailleurs, elle doit me croire mort. Je vous ai déjà dit que je suis seul au monde.

—Oui, durant les quelques heures que nous avons passées ensemble, vous m'avez raconté à grands traits votre histoire. Soldat pendant la guerre, et fait prisonnier, vous avez voulu vous enfuir; arrêté dans votre fuite, vous avez, en vous défendant, tué un de vos agresseurs. Il en est résulté pour vous une condamnation à mort, commuée ensuite en détention perpétuelle.... Est-ce bien cela?

—Vous n'avez rien oublié à ce que je vois, remarqua Frédéric d'un accent de gratitude; quand j'aurai ajouté que ma captivité a duré dix-huit ans pendant lesquels j'ai été tenu au secret le plus rigoureux, sans qu'il me fût possible de communiquer avec le dehors et qu'enfin, malgré la surveillance dont j'étais l'objet, j'ai pu m'évader et rentrer en France, vous connaîtrez de ma douloureuse aventure tout ce que j'en connaissais moi-même au moment où je vous rencontrai sur la route de Munster.

—Tandis que maintenant?

—Oh! maintenant, j'en connais davantage. Ce qui m'est arrivé, monsieur, est affreux autant qu'invraisemblable. Je n'accusais de mes maux que la fatalité, le destin, le hasard, et c'était bien assez d'en avoir si cruellement souffert; je ne méritais pas que mon supplice s'accrût encore de l'horrible circonstance que je dois maintenant vous révéler pour vous mettre à même de me conseiller.

Il s'arrêtait de nouveau, la pâleur aux joux, des larmes de rage dans les yeux, les lèvres blêmies et tremblantes.

—Continuez, mon ami, fit Georges avec douceur.

—Vous voyez devant vous, reprit Frédéric, un homme victime de la plus noire trahison. C'est un de mes camarades de bataillon, né dans le même village que moi et mon ami d'enfance, prisonnier à Stralsund, lui aussi, qui a dénoncé aux autorités allemandes mes projets de fuite, après avoir feint de s'y associer et d'en vouloir partager les chances et les périls.

A continuer.

FEUILLETON.

LE TURCO.

2 AOUT 1870--WISSEMBOURG

Par Georges de Lys.

Floc!...

L'eau gicla.

Des sifflements passèrent sur la rivière, vrombissant tel un essaim d'abeilles; des clapotis moussèrent à la surface.

Un sergent blagua:

—Ben! mince de ricochets.

Une volée de mitraille cingla de nouveau le courant, l'éclaboussa d'un embrun rose.

Des membres s'agitèrent, des hoquets ralèrent, des corps coulèrent à fond.

En hâte, les tirailleurs sortaient du bain, se rejetaient à la rive, empoignaient leurs habits et leurs armes.

Le canon tonna.

Sur le camp crépitait une grêle, les balles tintaient sur les gamelles, s'assourdissaient dans le sol ou dans les chairs; d'une poussée, les hommes se ruèrent, face au danger. La Lauter fut franchie d'une course et, sans ordre, impétueux, le régiment chargea.

Des attardés, tout nus, mais le fusil au poing, la baïonnette au clair, rallièrent la troupe, se jetèrent à l'assaut, leur chair bronzée luisant au grand soleil, la face éclairée par le rictus sauvage élargi sur les dents blanches.

Dans leur masse fauchait la mitraille; insoucieux, les turcos escaladaient les pentes, franchissaient la crête, se cramponnaient au terrain conquis et leur coin entra dans l'ennemi.

Ils allaient, en avant, toujours en avant; ils approfondissaient leur trouée sanglante, ne s'arrêtant une seconde que pour dégager, d'un coup de talon au ventre, leur baïonnette trop rudement enfoncée ou forcée entre deux côtes. La première ligne culbuté, ils crevèrent la suivante et repartirent en avant, plus joyeux, plus légers.

Chaque obstacle vaincu laissait un nouvel obstacle à vaincre. Ils ne se lassaient point les turcos. Ahmed-ben-Ali riait à sa baïonnete rouge, chaude de sanglants baisers.

Par un jour clair, il s'était embarqué, avait quitté la terre africaine bientôt évanouie, sur le grand vaisseau fumant qui chevauchait la mer bleue et mangeait l'espace. Puis, il avait traversé la France au galop roulant du cheval de feu; enfin marché par les vertes campagnes, impatient de combattre. Et chaque matin, à l'éveil clair de la diane, il cherchait des yeux les Prussiens promis à son ardeur, tendant la face, la bouche ouverte comme pour mordre.

Maintenant, il les tenait ces Prussiens! Le petit turco s'en donnait à plein cœur, à pleines jambes, à pleins bras, oublieux, dans sa joie de la bataille, des nostalgies qui portaient ses rêves vers le pays natal et les mouquères laissées au douar.

Lâché dans la tuerie, il se grisait de sang, de poudre, de râles.... Brusquement, un choc ébranla son cerveau, l'abattit, assommé sur le sol, les yeux clos sur l'éblouissement fugace de la gloire et dans le frottement confus du souvenir lointain d'un palmier et de deux grands yeux noirs riant à son baiser d'amour.

Une fraicheur l'éveilla.

La nuit enveloppait la campagne déserte. D'un geste inquiet, Ahmed tâta son crâne endolorie, éprouva une douleur, ramena sa main empoissée de sang. Cependant sa gorge, dans l'air frais, buvait la vie. D'un effort, il se mit debout, s'affermit sur les jambes d'abord vacillantes, bientôt plus fermes. Un rire confiant plissa ses lèvres. Ce n'était rien; une simple contusion avait éraflé la peau sans entamer son crâne dur. Il pouvait marcher; il fallait retrouver les camarades.

Il leva pour s'orienter, son regard vers le ciel; mais il ne trouva plus à leur place, les étoiles coutumières. Autour de lui, les champs s'étalaient, bossués de masses sombres par l'amoncellement des cadavres. La plupart présentaient des faces bouffies dans l'encadrement roux du poil et semblaient dormir sous la caresse pâle de la lune.

Sur ses dents, Ahmed élargit son rire silencieux; il avait vu ces figures-là, devant lui, dans la mêlée. Des ennemis! et dont le nombre attestait la défaite! Les Prussiens avaient été battus par les turcos!

Ahmed ajusta la chechia sur sa blessure, ramassa son fusil, et attiré par une lueur lointaine, gaiement il se mit en route.

Ahmed-ben-Ali enjambait les corps, indifférent, la pensée préoccupée uniquement du bivouac où il trouverait la soupe et le café chaud. Il avait faim, et la faiblesse causée par le sang perdu lui faisait doublement aspirer à un réconfort. Aussi allongeait-il l'allure, ragaillardi par la lumière plus distincte.

A un carrefour, il toucha le but. Une masure ouvrait comme un œil son étroite lucarne éclairée par un feu mourant dans l'âtre. Roulée dans son manteau, au pied d'un arbre une sentinelle dormait. C'était un poste.

Ahmed poussa la porte, aperçut des armes entassées contre le mur, des hommes couchés sur le sol dans des couvertures et le long de la cheminée....des gamelles!

Son regard ne fut plus que pour elles seules. Il souleva un couvercle. L'écuelle était pleine.

Joyeux, il enfonça une cuillère dans la pitance et bientôt l'eut avalée.

Il visita la voisine, céda à la tentation et lestement la vida.

Satisfait, d'un revers de main il s'essuya la bouche; une chose encore lui manquait cependant, il avait soif.

Des bidons pendaient à un clou. Il les soupesa, décrocha le plus lourd et, sans souci des lois du Prophète, but une large lampée.

L'estomac contenté, il ressentit la fatigue; sa blessure lui alourdissait la tête, le sommeil appesantissait ses paupières.

Le Turco s'approcha des soldats endormis, écarta un pan de couverture pour se glisser dessous.. D'un sursaut il recula.

Les hommes couchés là étaient vêtus d'abits sombres qu'il ne reconnaissait pas. Ni culotte rouge de lignard, ni longue capotte bleue, ni veste des zouaves ou des camarades.

Ahmed dévisagea les dormeurs; ils avaient la face rousse de ceux qu'il voyait naguère, étendus, les yeux clos à jamais, sous la clarté blême de la lune......

Effaré, comme vaguaient par la pièce ses regards anxieux, des reflets jaillirent d'un entassement de choses sombres où s'allumaient des cuivres. Il reconnut des casques, les casques à pointe de ceux qu'il avait vus le matin, face à face, et sur qui il s'était rué....

L'ennemi!....

Mais un double éclair fusa de ses pupilles dilatées; son rictus s'accentua; du pied il fit rouler les braises du foyer, les poussa jusqu'aux couvertures. Sans bruit, il gagna la porte, la barricada solidement à l'extérieur, rampa jusqu'à la sentinelle toujours endormie et l'étrangla de ses doigts nerveux.

Alors, il s'éloigna, content, l'estomac lesté, et sur le sol s'allongeait son ombre dans la rougeur naissante de l'incendie....

Mme Tanpin, qui s'est remariée cette année avec le frère de son défunt mari, est pétrie de sentiments délicats.

Elle se rend hier sur la tombe du défunt et y dépose une belle couronne sur laquelle scintille, en lettres d'or, cette inscription mélancolique:

A NOTRE REGRETTÉ BEAU FRÈRE.

Le marquis de Champrenetz, officier aux gardes, caracolait à la campagne sur un cheval.

Un curé des environs, trottant modestement sur un âne, vint à passer.

—Comment va l'âne, monsieur l'abbé? lui cria ironiquement Champrenetz.

—A cheval, monsieur, à cheval, répondit l'abbé en souriant.